

Sur fond de «guerre verte»

La Fribourgeoise **Manuela Ackermann-Repond** entremêle lieux, époques et personnages, dans *Cueillir les larmes de la montagne*. Avec, en arrière-fond, les conflits autour des mines d'émeraude.

ÉRIC BULLIARD

De Genève à l'Equateur et à la Colombie, avec des incursions à Stresa, des années 1990 à 2018 en passant surtout par 2016, ce livre est un voyage. Il navigue, il serpente, pluttôt, entre les lieux et les époques, entre les personnages aussi. Pour son troisième roman, Manuela Ackermann-Repond a choisi une forme chorale ambitieuse, tout en mêlant fiction et réalité historique.

«Je n'arrive pas à écrire sur ici. J'ai toujours lu des livres qui se déroulaient ailleurs, ou dans le passé. J'ai été pétrie de ça.»

MANUELA ACKERMANN-REPOND

Au départ, raconte l'auteure fribourgeoise, il y a eu un dialogue. «J'ai participé à un atelier d'écriture, à Genève, et on nous a demandé d'imaginer une scène avec deux personnages imposés: une femme d'un côté, un homme avec chapeau et cigare de l'autre. Ce dialogue me plaisait bien et il contenait certains éléments que j'ai gardés, que j'ai creusés.»

Après le prologue, le roman débute à Genève. L'homme au chapeau, c'est Antonio, ethnologue. La femme s'appelle Diana, elle est psychologue. Incommodée par le cigare et une violente migraine, elle s'évanouit en prononçant ce mot, «Cayambe». Il lui est venu comme un cauchemar. Antonio, lui, explique qu'il s'agit d'une ville

et d'un volcan de la cordillère des Andes.

Tel est le point de départ de *Cueillir les larmes de la montagne*, qui va ensuite largement se développer en Amérique du Sud. Avec, en toile de fond, la «guerre verte», autour du contrôle des mines d'émeraude. Depuis les années 1960, elle a fait des milliers de morts en Colombie, des millions de déplacés. «En 2019, 80 000 personnes étaient toujours portées disparues», indique Manuela Ackermann-Repond dans sa note placée en postface.

«L'Amérique du Sud est un continent qui m'attire, même si j'en ai jamais eu l'occasion d'y aller», explique-t-elle. Au fil de ses multiples lectures, qu'elles concernent les Incas, les Mayas, les chamanes ou l'histoire récente, elle découvre les horreurs de la «guerre verte» qu'elle a «voulu mettre en lumière». Son travail de recherche passe aussi par des témoignages d'anciens enfants soldats.

Un puzzle

Dans cet enchevêtrement de personnages et de lieux se trouve Stresa, sur les rives du lac Majeur.

«Un endroit que je connais, qui est très dépaysant, avec des vues à couper le souffle», relève Manuela Ackermann-Repond. Un lieu apaisant, aussi. Le seul où se calment les migraines de son héroïne. Elle y a placé une histoire d'amour, que Diana a vécue avec un pêcheur, il y a quelques années. Comme un contrepoint, un peu de légèreté dans ce récit plutôt sombre.

Cette forme éclatée est née d'une envie de changement: après deux romans écrits au «je» (*La capeline écarlate* en 2017 et *L'âme déracinée* en 2019), elle a souhaité «essayer autre chose, avoir plus de personnages et des changements de points de vue». «Je ne fais jamais de plan, j'écris comme ça vient et, après, je déplace



Avec son troisième roman, Manuela Ackermann-Repond nous emmène en Amérique du Sud. ANTOINE VULLIQUO

des éléments, le puzzle se met en place.»

Les personnages, en revanche, sont détaillés dès le début, dans un cahier à part, avec leurs caractéristiques. «Et des fils se nouent entre eux.» La construction très élaborée s'est installée peu à peu. La quête d'identité, elle, reste commune aux trois romans.

L'esprit du serpent

Comme les deux précédents livres, *Cueillir les larmes de la montagne* se déroule loin de nos régions. «Je n'arrive pas à écrire sur ici. J'ai toujours lu des livres qui se déroulaient ailleurs, ou dans le passé. J'ai été pétrie de ça.» On revient alors sur cette façon de placer une intrigue dans des lieux où

elle n'est jamais allée. «Cela permet d'inventer... Mais peut-être qu'il me manque les odeurs et les sons.» Une lectrice sud-américaine lui a toutefois confié avoir parfaitement retrouvé dans ces pages l'atmosphère de son pays.

De toute manière, on connaît la fameuse réponse de Blaise Cendrars, à qui l'on demandait s'il avait vraiment pris le Transsibérien pour écrire sa *Prose*: «Qu'est-ce que cela peut faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous!» Manuela Ackermann-Repond aussi nous emmène vers l'Amérique du Sud, au côté d'Enero, «l'homme sans mémoire», de la si touchante Perdida, d'Eduardo «éternel révolté, né en hurlant» et des enfants de Boyaca...

En fil rouge de cette histoire éclatée, complexe au point que l'on craint parfois de se perdre, se trouve l'image ou le thème du serpent, «très important dans le chamanisme, où il est un messager des dieux». Chaque personnage a ainsi un lien avec ce reptile, que ce soit par un tatouage, une morsure, un bâton d'Esculape...

L'écriture par la lecture

Née à Charmey, installée au Mouret, Manuela Ackermann-Repond a quitté l'enseignement des activités créatrices en 2019, après plus de vingt ans dans ce métier. Depuis, elle a travaillé pour les Editions Montsalvens, elle propose des lectures et corrections, se prépare à lancer des ateliers créatifs et, surtout, elle se consacre à l'écriture.

Une activité qu'elle pratique d'aussi loin qu'elle se souvienne et qui va de pair avec la lecture. «J'ai beaucoup lu depuis toute petite, la Bibliothèque verte, la Comtesse de Ségur... Et quand je n'aimais pas la fin, je la réécrivais dans un carnet.» Après avoir laissé de côté l'écriture pendant des années, puisque l'enseignement satisfaisait son appétit de créativité, elle s'y est remise en 2014. «Depuis, j'écris tous les jours.» Deux romans sont d'ailleurs déjà en préparation. Pour deux nouveaux voyages en perspective. ■

Manuela Ackermann-Repond, *Cueillir les larmes de la montagne*, Slatkine, 224 pages

Notre avis:

BANDE DESSINÉE

Scott Snyder et Dan Panosian
CANARY
Delcourt

NOTRE AVIS:



Le chant lugubre de Canary

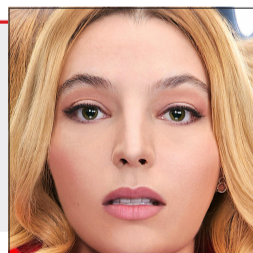
Le marshal William Holt est une légende vivante: tout le monde dans l'Ouest américain connaît ses exploits à travers des romans à quatre sous. A la fois véritable shérif et personnage de fiction, sa renommée le précède partout, ce qui lui procure certains avantages non négligeables. Depuis quelque temps, des tueries sans motif apparent ont ensanglanté les environs de la ville de Canary. Les événements rappellent une récente affaire qui l'a profondément marqué, celle d'un tueur en série nommé Hyrum Tell. Y aurait-il un lien entre ces cas traumatisants? Quel rapport avec un métal rare trouvé dans le sol? Pour répondre à ces questions, Holt est chargé d'escorter sur place un docteur en géologie. Les choses prendront une tournure pour le moins inattendue...

Le scénariste Scott Snyder et le dessinateur Dan Panosian joignent leurs forces pour proposer un étrange western horrifique, qui mêle grands espaces, mines claustrophobiques et monstres cauchemardesques. Le duo s'emploie aussi à déconstruire certains stéréotypes classiques du genre, notamment sur les Amérindiens. Comme cette bande dessinée pose plus de questions qu'elle ne donne véritablement de réponses, *Canary* pourrait ouvrir la porte à d'autres récits dans le même univers. Même si rien de tel n'est prévu pour l'instant. **EB**

MUSIQUE

Santa
RECOMMENCE-MOI
Warner Music

NOTRE AVIS:



Premier album après le tube

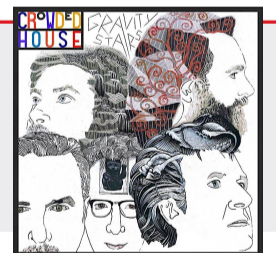
Elle est apparue il y a deux ans avec *Popcorn salé*, immense tube mélancolique, cumulant plus de 60 millions de streams dans le monde. Non, en réalité, Santa s'est fait connaître comme chanteuse d'Hyphen Hyphen, mais il faut bien dire que l'on ne reliait pas immédiatement l'électro-pop-disco échevelée et anglophone de son groupe à cette magnifique ballade piano-voix en français, qui ouvre l'album. Très vite, Santa démontre toutefois qu'elle n'a rien perdu de son énergie communicative, avec ce *Recommence-moi* plus dansant, qui donne envie de bouffer la vie.

N'empêche que le registre a changé. Ces 11 titres légers penchent clairement du côté de la variété (on dit néovariété, pour ne pas faire ringard, mais c'est la même chose), avec toute la noblesse que peut avoir le genre. Enregistré dans le même studio, avec le même micro et le même ingénieur du son que Céline Dion pour *D'eux* (tiens, tiens...), ce premier album solo paraît idéal pour oublier la grisaille des temps, à l'image de ce duo avec Christophe Willem, *Les larmes ne coulent pas*. Au final, l'ensemble demeure assez lisse, même s'il recèle quelques trouvailles, du style «au paradis, il fait beau, c'est pas moi qui le dis, ce sont les oiseaux». **EB**

MUSIQUE

Crowded House
GRAVITY STAIRS
Lester Records/BMG

NOTRE AVIS:



Neil Finn et sa pop indélébile

Il y a bientôt quarante ans – mes aïeux – Crowded House sourdait de ses antipodes natales avec *Don't dream it's over*, un slow qui tourna rapido en boucle sur MTV. La belle époque. Après une carrière en dents de scie, le groupe australien revient aujourd'hui sur le devant de la scène avec un nouvel album, *Gravity stairs*. Une énième preuve du talent de mélodiste de Neil Finn, son chanteur et principal compositeur, désormais accompagné de ses fils Liam (guitares) et Elroy (batterie), mais aussi du bassiste de toujours Nick Seymour et du claviériste et producteur Mitchell Froom.

Pour qui ne connaîtrait pas Neil Finn, sachez que le bonhomme a été choisi en 2018 pour remplacer Lindsey Buckingham lors de la tournée d'adieux de Fleetwood Mac. Une référence de luxe pour un musicien à l'abri de la lumière. En onze titres d'une beauté envoiement, il évoque franco la fin de sa vie sur des airs virevoltants.

Un peu dans la veine de Tom Petty, Neil Finn fait partie de cette caste à part de compositeurs de pop indélébile, à l'image de *The howl*, sublime chanson intemporelle. Une seule écoute suffit pour inculquer le venin et faire tourner ces trois minutes trente dans nos têtes pour le reste de la semaine. **CD**